



↑
Jacob et Wilhelm Grimm par
Elisabeth Jerichau-Baumann.
Huile sur toile, 1855. (63 x 54 cm)
Berlin, Staatliche Museen
(Inv. Nr. A I 663)
© Bildarchiv Preussischer
Kulturbesitz

↑
Portrait d'Alexandre Afanassiev

Du côté des frères Grimm et d'Alexandre Afanassiev

Quelques collectes de contes européens

Colloque
du 29 septembre 2011

Le programme de la journée
du 29 septembre à laquelle
nous conviaient, la BnF/
Centre national

de la littérature par la jeunesse –
La Joie par les livres et L'Oiselle
de feu, association de promotion
de la culture russe, laissait pressentir
une ouverture sur des mondes
merveilleux : une matinée consacrée
aux contes de Grimm (Natacha
Rimasson-Fertin) et aux collectes
allemandes (Claude Lecouteux),
l'après-midi aux collectes russes (Lise
Gruel-Appert et Tatiana G. Ivanova)
et françaises (Nicole Belmont).

Nous avons découvert combien
cet univers de la littérature
populaire est ancré dans une réalité
politique et linguistique et soumis
parfois à une certaine forme de
censure. Nous avons aussi compris
que la démarche scientifique
du collectage s'est construite
au fil du temps avec une attention
croissante portée à la source
du conte transcrit.

La première édition des contes
des frères Grimm date de 1812.
L'Allemagne, en tant qu'entité
politique, n'existe pas. La Prusse
a cédé le pas devant Napoléon.
Les élites politiques et intellectuelles
pensent et parlent en français
depuis le XVII^e siècle. Il y a dans
les pays de langue allemande
un mouvement de revendication
nationaliste qui passe par
la revalorisation de la culture
de langue allemande.
Or c'est une culture toujours vivante
dans les milieux populaires au travers
des poésies, des chansons et des
contes.

La publication des textes des frères
Grimm s'inscrit dans cette démarche.
Grâce à un cercle d'amis regroupés
autour des auteurs Clemens
Brentano et Achim von Arnim,
ils rassemblent les textes qui leur
sont envoyés, écoutent Dorothea
Viehmann – une paysanne voisine
qui s'arrête chez eux en revenant
du marché – et reprennent
des textes publiés au début du siècle
dans les recueils de contes
de Johann Karl August Musäus
et Benedikte Naubert.

Les contes des frères Grimm sont
écrits dans un style qu'ils veulent
être le plus proche possible de l'oral,
reflet de cette culture populaire
qu'ils défendent. Ils choisissent une
publication dans une édition simple
et bon marché afin d'en favoriser
une diffusion la plus large possible.
Quelques années plus tard, en 1845,
Ludwig Bechstein publiera un recueil
de contes qui connaîtra un succès
immédiat : douze tirages en cinq ans,
puis cent cinquante tirages jusqu'en
1912 avant de tomber dans l'oubli...
Les contes des frères Grimm sont
bien aujourd'hui sans doute l'arbre
qui cache la forêt des contes
de tradition linguistique allemande
couvrant une large aire géographique
en Europe, de l'Autriche à la
Roumanie. Tout un corpus de contes
collectés et publiés en allemand à la
fin du XIX^e et au début du XX^e qui
reste à découvrir en France.

La première édition des contes
russes en 1855, elle, répond à une
demande de la société de géographie
nationale de Saint-Petersbourg
qui souhaite organiser et diffuser ses
archives. Elle fait appel à Alexandre
Afanassiev, savant connu, spécialiste
du folklore indo-européen. Il s'agit
d'un immense corpus, réédité
à de nombreuses reprises avec des
compléments de notes pour
l'organiser et donner les sources des
textes, quand elles existent. Juste
avant son décès en 1871, Alexandre
Afanassiev rédige les notes de la
première réédition de 1872.
La première moitié du XX^e siècle voit



↑
Evelyne Cévin et le quatuor Bedrich © BnF

se succéder des dizaines de collectages régionaux dont les retranscriptions donnent de plus en plus d'importance aux sources géographiques (région, village) et au nom du conteur. En 1914, par exemple, Dmitri Zelinine publie une collecte de plus de deux cents contes de la province de Perm et dégage une typologie des conteurs : les conteurs de récits de vie, les facétieux, les narrateurs retranscripteurs et les imaginatifs ! Mais le conte en Russie ne devra sa survivance qu'à la vigilance des spécialistes du genre qui ont évité de trop les rattacher au monde des Koulaks, ces paysans « riches » fortement réprimés par le régime politique.

Tout au long de la journée, nous avons vu également le rôle non négligeable de la censure dans la diffusion des contes populaires. Censure religieuse et politique d'abord : dans la Russie des Tsars, il était hors de question de publier des textes qui ne soient pas de nature religieuse. Si des textes de chansons épiques paraissent au tout début du XIX^e siècle, Alexandre Pouchkine est le premier à oser

publier en 1830 cinq textes issus de la littérature populaire. Encore s'agit-il de textes en vers, s'inspirant des contes populaires mais véritables créations littéraires. Alexandre Afanassiev perdra son poste de fonctionnaire et devra vendre sa bibliothèque pour avoir été soupçonné de liens avec des opposants au régime tsariste et publié un recueil de contes érotiques... Lui-même a fait des coupes sombres dans le corpus immense que lui avait transmis Vladimir Dal, rédacteur d'un dictionnaire de la langue russe populaire. Les frères Grimm, de leur côté, ont exclu de leurs rééditions les contes trop ostensiblement issus d'un répertoire français (« la Barbe- Bleue », par exemple). Censure morale ensuite : les contes populaires ont été souvent cantonnés au monde de l'enfance. On oublie que *Les Contes de l'enfance et du foyer* des frères Grimm ne sont pas à l'origine destinés à de jeunes lecteurs. La première édition pour les enfants paraît en 1837, vingt-cinq ans après l'édition d'origine. Mais les frères Grimm avaient déjà réécrit certains contes, en édulcorant

ou supprimant des motifs jugés moralement répréhensibles, voire en excluant purement et simplement certains textes. Censure intellectuelle et littéraire enfin : c'est particulièrement flagrant en France. Après la grande tradition du conte littéraire et le succès des contes de Perrault, la France traverse un désert en matière de collectage : il faut attendre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e pour voir des collecteurs apparaître. Ce sont des collectes régionales (Bretagne avec Paul Sébillot et François-Marie Luzel, Gascogne avec Jean-François Bladé, Nivernais avec Achille Millien...), voire plus locales encore (Emmanuel Cosquin collecte dans un seul village, en Lorraine). Leur travail n'est généralement pas reconnu. Il n'y a pas de cohérence, ni d'homogénéité dans les collectes, même si Paul Delarue, après avoir classé la collecte d'Achille Millien, entreprend son catalogue raisonné du conte populaire français. Certains collecteurs gardent toutes les versions d'un conte, d'autres éliminent les moins intéressantes... Tous, sauf Achille Millien, ignorent purement et simplement les retranscriptions des musiques des ritournelles.

La littérature populaire est longtemps méprisée en France et reste méconnue. Elle est associée aux mondes paysan et ouvrier, peu valorisés par les élites intellectuelles, ainsi qu'au monde de l'enfance considéré comme peu « sérieux ». Certains collecteurs n'échappent pas à cette dévalorisation de la matière sur laquelle ils travaillent. Une courte polémique a agité la salle suite à une question sur la collecte d'Henri Pourrat en Auvergne : Nicole Belmont a précisé alors que, s'il a bien collecté, il n'a jamais voulu en publier les textes, les jugeant indignes d'une diffusion. Il a préféré entreprendre une œuvre d'auteur à partir des textes recueillis.

Malgré toutes ces contraintes, les contes nous surprennent toujours. Ambivalents et multiples dans leurs interprétations possibles et par leur nature même, ils sont racontés dans l'intimité du foyer et pourtant défient le temps et l'espace, toujours et en tous lieux racontés. Ils retrouvent parfois leurs pays d'origine après un voyage dans une autre langue : ainsi Franz Obert a collecté en roumain, puis publié en allemand en 1925, quatre-vingt-cinq contes magnifiques couvrant soixante-six contes types dans une langue directe et non édulcorée. Les originaux roumains se sont perdus et ces contes ont été retraduits en roumain en... 2010 !

Pour clore les débats après ce tourbillon de versions, de langues et de lieux, Élisabeth Lemirre, spécialiste des contes français des XVII^e et XVIII^e siècles (dont les frères Grimm ont tant cherché à se démarquer !), nous a proposé une synthèse éclairante.

Mais cette journée fut bien davantage qu'un colloque universitaire de haute volée. Comme dans le conte de « L'Eau de jouvence et de vie », un souffle est passé sur la salle : celui d'Evelyne Cévin. Pour nous dire ce qui, un jour, lui avait donné envie de les raconter, elle a partagé avec simplicité et passion toutes ces images des contes de Grimm et d'Afanassiev qu'elle aime. Nous avons l'impression de les voir défiler devant nos yeux en un fondu enchaîné aussitôt reconnu, aussitôt disparu, mais toujours présent. Elle nous a dit l'immense profondeur et les racines de ces contes que l'on n'a jamais fini d'explorer : moins lisses qu'ils n'y paraissent, ils résistent à toute interprétation univoque. Nous avons entendu, en allemand et en français, « Dame Trude », conte initiatique plus que conte d'avertissement, et « Le Conte du Genévrier » que les frères Grimm considéraient comme l'un des contes majeurs de leur recueil et qui plonge loin dans les pratiques

magiques du monde germain, comme nous l'a expliqué Claude Lecouteux. Elle nous a ensuite transportés dans l'immense Russie avec le héros galopant et buvant sec de « L'Eau de jouvence et de vie » d'Afanassiev. Enfin, alors que nos esprits étaient déjà gorgés de mots et d'images, elle nous a offert, accompagnée du Quatuor Bedrich, quatre nouveaux contes :

« Gros œil » et « Le Savoir magique 2 » d'Afanassiev, « Les Six cygnes » de Grimm et « Le Bzou », version nivernaise du « Petit Chaperon Rouge », que beaucoup connaissent et que bien peu se risquent à dire...

Une bien belle invitation à raconter pour conclure cette journée si riche.

Hélène Kéurien

L'immigration : un thème « peau de banane », qui défie les professionnels

« L'immigration, les enfants et les jeunes : ressources et médiation » : une journée d'étude interprofessionnelle organisée par la Bibliothèque nationale de France / Centre national de la littérature pour la jeunesse – La Joie par les livres et le Service de l'Action pédagogique, en partenariat avec la Cité nationale de l'histoire de l'immigration. Cette journée s'est tenue le 17 novembre 2011 à la CNHI, Palais de la Porte dorée à Paris.

Si être immigré n'est pas toujours un avantage sous nos tropiques, la question des ressources et de la médiation a été déclinée non sans passion par ses acteurs (universitaires, auteurs, bibliothécaires, animateurs, enseignants...), dans le magnifique palais « art déco » chargé d'Histoire de la CNHI : palais des Colonies lors de l'exposition universelle en 1931, puis musée des Arts africains et océaniques créé par Malraux en 1961 et devenu, depuis 2007, Cité nationale de l'histoire de l'immigration.

Enseigner l'histoire de l'immigration, c'est enseigner l'histoire de la nation française : dans une intervention liminaire-choc, Benoît Falaize, à la triple casquette d'universitaire spécialiste des rapports entre Histoire et mémoire à l'école¹, formateur, directeur du centre de ressources de la CNHI, débusque l'impensé colonial nourri de culpabilité, avec sa variante : la repentance scolaire. Longtemps sujet marginal pour les recherches universitaires, non noble, voire illégitime – car objet constitué de populations illégitimes – l'histoire de l'immigration doit attendre les années 1980 pour apparaître dans